

FICTION

JOURNÉE D'UN MANŒUVRE

PAR JEAN-MICHEL LEROY

Encore une fois, je veux m'enrichir, je ne lâcherai pas un sou.
Alfred Jarry, *Ubu roi* (1888).

Fin septembre. Ce matin, j'ai rendez-vous chez le patron à sept heures et demie. Les locaux sont situés à l'ouest de la capitale, dans ce qui sera un jour prochain intégré au Grand Paris. Saint-Cloud. N'ayant plus d'appartement à Paris, j'ai dormi chez un ami, à Issy-les-Moulineaux. Réveil. Je me force à avaler un morceau, sans quoi la matinée sera rude. Mes vêtements sont prêts, surtout mon pantalon technique, une paire de gants, un t-shirt de rechange. Je n'ai pas encore de chaussures de sécurité ; il m'en faudra, certains clients peuvent être tatillons avec le port des équipements de protection individuelle (EPI). J'ai cherché à en acheter avant-hier dans un magasin de bricolage, mais je chausse du 46 et cette pointure est trop spécifique pour être trouvée facilement. Je pense à ça en chaussant une veille paire de Nike. Ça ira. Issy, je m'en sors bien. Si j'avais dû venir de ma lointaine sous-préfecture périphérique, j'aurais dû me lever à quatre heures et prendre un train puis plusieurs métros, deux heures de transport environ. Là, je n'ai que trois stations à faire sur la 12, et une dizaine du tramway T3. J'ai de la chance d'avoir encore quelques amis à Paris.

De la mission du jour j'ignore tout. Je ne sais combien nous serons pour l'accomplir, ni exactement en quoi elle consistera. Je le découvrirai. Le patron ne me connaît pas depuis longtemps ; ce n'est que la troisième fois que nous œuvrons de concert. Il m'a été présenté par un ami qui a travaillé pour lui durant trois années, avant de créer sa propre entreprise de menuiserie. Ce jour-là, nous installions des tables et des chaises de provenance italienne à la terrasse d'un café nouvellement ouvert, au sein du château royal de notre sous-préfecture. La proximité géographique avait fait accepter mon ami menuisier de rendre le service de sa présence. Une journée de son travail vaut quatre-cents euros. La seconde fois, c'était sur le plateau de Saclay, à Guyancourt, où sortent de terre quantités de

bâtiments neufs et impersonnels. Y siègent des entreprises du tertiaire, et des atmosphères qui me rappellent le *Playtime* de Tati. Durant deux jours, nous avons déchargé d'un camion tout le mobilier qui viendrait prendre place dans ces espaces neufs, où le monde du travail contemporain enserme les employés dans la gangue ouatée de mille petits services. Tables, chaises de formats divers, bancs et autres accessoires qu'il faut déballer, monter parfois, assembler et installer. La variété des références peut rendre cette dernière étape assez complexe, d'autant plus qu'il manque toujours tel ou tel élément, qui aura été oublié entre le moment de la commande et celui de la livraison. Ce problème-là n'est pas le mien. On m'ordonne ; j'exécute.

À l'occasion de ces deux chantiers, j'ai rencontré les deux employés de la société du patron : un Breton et un Camerounais. Le Breton a un peu plus de trente ans, et un enfant déjà. Aussi se trouve parfois à l'avant de l'une des camionnettes, un vieux Nissan NV400 (l'équivalent du Renault Master) défoncé, un siège pour bébé — présence saugrenue. Comme mon ami menuisier et moi faisons remarquer que l'entreprise de Guyancourt proposait à ses employés parmi les services qui les y attachent une crèche pour leurs enfants, il s'écria : *Le rêve !* — tandis que nous pensions : *Le cauchemar...* Le Camerounais est plus jeune et nous avons assez vite sympathisé. Nous rigolions des méchancetés qu'Internet avait formulées à la faveur de l'accession du roi Charles au trône d'Angleterre. Rangeant avec minutie des cartons que l'entreprise chargée de récupérer l'immense amas d'emballages qui nous restait sur les bras après l'opération, j'avais lâché, sans y réfléchir, comme ça, laissant filer mon esprit à une sorte de *parler automatique*, un peu comme on rédige un cadavre exquis : *Coller la petite, sanga la petite...* Il m'avait dit : *Tu as fait un tour au Cameroun, toi ! J'aurais bien aimé avoir fait un tel voyage, mais n'avais fait un tour que sur Internet.* (Notons comme Internet, en l'affaire, a bien rempli sa fonction de créer du lien.) Cependant, nous ne nous reverrons sans doute guère. En effet, il quitte l'entreprise car il reprend ses études. Lui trouvait cet emploi acceptable, et résumait sa position ainsi : *Tu es payé pour faire du sport.*

J'ai le statut d'auto-entrepreneur. C'est nécessaire avec ce patron, qui veut pouvoir recevoir des factures. Je n'en ai pas fait souvent. Par le passé, une journée d'un dur travail de peine me rapportait cent euros. Plus jeune, j'acceptais d'accomplir des tâches qui me semblent presque insensées, quand j'y repense, le plus pénible et harassant étant le déménagement. Mais j'habitais Paris. Une journée de travail se convertissait aisément en une nuit de fête. Les événements de l'an 2020 m'ont éloigné de la capitale. C'est pour le travail d'abord que j'y reviens.

Le patron paie très honnêtement. Une journée de travail rapporte deux cent trente euros. Des compétences nouvelles, en sus du statut légal, permettent cela. Au premier chef d'entre elles, le permis de conduire. Le travail manuel dans la région parisienne ne peut se passer d'un véhicule : la camionnette. (D'un format plus ample, un vingt mètres cubes avec un hayon, par exemple, on dira *camion*.) C'est ce thème qui sera abordé en premier, au moment que le patron et moi, assis à une table installée dans la cour de ses bureaux, buvons une première tasse de café en fumant une première cigarette.